

## LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

II  
A bord  
(Suite.)

— Et moi ? demanda Jacques.

— Toi... je ne sais pas !

— Je ne quitte pas mon frère Moucheron !

— Tu m'oublies, Jacques, s'écria Madeleine.

— Je serai marin comme Léonard mon père, comme maître Flambard mon parrain, et Moucheron sera mon matelot.

— Consentez-vous ? demanda le père adoptif de Moucheron.

— Il faut bien !

— De même que vous les avez traités en frères, je les regarde comme mes fils, Madeleine... Consolerez-vous, aucun malheur ne leur arrivera.

— Dieu le veuille ! je vous les confie."

Jacques et Moucheron devinrent mousses.

Moucheron garda son nom qui répondait à sa taille mince et à sa figure pâle ; Jacques fut surnommé Faribole, et justifia cette appellation par sa gaieté communicative, son entrain et son inaltérable bonne humeur.

D'abord les matelots raillèrent un peu le Moucheron.

Mais derrière l'orphelin se dressa Flambard, et Faribole se plaça au-devant, menaçant de ses poings fermés ceux qui molesteraient son ami. Cette cranerie dévouée, autant que l'influence de Flambard, arrêta les malintentionnés, et bientôt Moucheron et Faribole devinrent les benjamins du gaillard d'avant. Moucheron possédait une voix douce et savait toutes les chansons des côtes bretonnes, Faribole avait une gaieté intarissable, et dès que l'ennui gagnait les braves gens, on demandait à l'un une histoire, à l'autre un refrain, et la bonne humeur revenait comme par enchantement. Sans doute, les caresses de Madeleine manquèrent aux deux mousses, le biseuit était dur, et le vin assez rare ; mais Flambard obtenait toujours quelque adoucissement au règlement en leur faveur, et les enfants n'avaient pas le droit de se plaindre. Ils ne se plaignaient pas non plus ! Ce métier aventureux leur plaisait. Ils étaient nés marins. L'oisiveté leur pesait. Dès qu'ils le pouvaient ils s'exerçaient à quelque manœuvre et s'instruisaient en se jouant. Leur bonne volonté les servit, un peu aussi les circonstances. Faribole, s'étant distingué dans une rencontre avec un bâtiment anglais, passa matelot avec une rapidité inespérée. Il devenait nécessaire de se procurer d'un nouveau mousse, et ce fut à ce moment que Roscoff amena son neveu.

Roscoff était le meilleur ami de Flambard.

Guilaneck, présenté au maître d'équipage, fut embrassé avec effusion, et à l'heure du repas Faribole et Moucheron, appelés d'un geste, accoururent auprès du maître d'équipage.

— Guilaneck est plus petit que vous, dit Flambard, vous serez pour lui ce que mes amis se montrèrent quand je vous amenai à bord. Faribole donnera à Guilaneck sa protection et Moucheron son amitié. On n'est jamais trop pour s'aimer, en ce monde ; serrez-vous les mains devant les deux anciens, Roscoff et moi, et soyez toujours de braves matelots et d'honnêtes gens."

Les trois enfants s'embrassèrent.

Roscoff ne suivit pas le même plan d'éducation que Flambard. Le maître d'équipage avait épargné la peine aux enfants, Roscoff voulut au contraire que la besogne fut rude pour Guilaneck. Il l'accoutuma aux durs travaux, le chargea des choses difficiles, le rendit sobre et patient, courageux et dévoué. Flambard et Roscoff aimaient les enfants chacun à sa manière. Il y avait au fond du caractère du contre-maître un puritanisme infini, ré-

sultant de son habitude de s'oublier lui-même au profit des autres, et des lectures dans lesquelles le stoïcisme était mis au premier rang des qualités militaires. Guilaneck ne se plaignait point du régime qu'on le forçait à suivre. Si Flambard riait plus volontiers avec Faribole et Moucheron, il ne les aimait pas davantage. Autant que son vieux camarade, Roscoff se fût fait tuer pour son orphelin. Flambard et lui s'entendaient à merveille sur les questions du cœur, mais sans en convenir. L'un trouvait toujours que l'autre exagérait le dévouement. Ils s'accusaient mutuellement de faiblesse ; si Flambard surprenait Roscoff s'entretenant pendant le quart avec Guilaneck, il ne manquait pas de fredonner en façon de raillerie un des airs populaires de la côte ; et si à son tour le frère d'Anaïk apercevait Flambard partageant sa ration de vin entre les deux frères d'adoption, il haussait les épaules, et l'accusait d'en faire de faillis gars !

Au fond, Roscoff et Flambard s'aimaient de cette grande et sainte amitié que les marins poussent jusqu'à l'héroïsme. Chacun d'eux devait la vie à l'autre. Roscoff avait échappé à la dent d'un requin grâce à un coup de couteau habilement donné par Flambard ; et celui-ci était perdu pendant une bourrasque qui venait de le précipiter d'une vergue dans la mer, si Roscoff, ne calculant que son courage, ne se fût jeté à l'eau pour le sauver. Entre eux, il existait un lien étroit et sacré. Les événements pouvaient les séparer ; les souvenirs demeuraient fidèles, et le dévouement voué par eux aux trois mousses resserrait encore le lien qui les unissait.

En ce temps-là, les navires ne faisaient point de paisibles traversées. La guerre était déclarée en Angleterre, les pavillons rivaux se menaçaient ; les chasses amenaient des rencontres, des batailles, de brillantes victoires, des luttes héroïques. On s'attaquait le sabre ou le pistolet au poing ; les canons vomissaient tour à tour la bombe et la mitraille. A chaque retour dans le port le navire étalait de glorieuses avaries et reportait de nobles trophées.

Le capitaine de la *Sainte-Anne* était un vieux gentilhomme adoré de ses matelots, bien connu des Anglais, brave comme son épée, et dont le nom rappelait une race héroïque. Le comte de Kéroulas méritait et attendait peut-être le grade de commandant promis à ses longs services. Il s'entourait d'un brillant état-major de jeunes officiers dont la bravoure ne s'était jamais démentie. On vivait à bord de la *Sainte-Anne* dans une entente pleine de cordialité. Les marins respectaient et aimaient leurs chefs ; les chefs se montraient bons pour les matelots. S'il n'eût dépendu que du capitaine de Kéroulas, le brave Roscoff aurait eu un brevet de sous-officier de marine, qu'il méritait à beaucoup de titres ; mais bien qu'il l'eût sollicité, il échoua dans ses tentatives. Cependant Roscoff, dans la dernière bataille qui avait été livrée au *Saint-Georges*, avait fait preuve d'une témérité si grande, et avait si hardiment enlevé un pavillon à l'ennemi, que le comte de Kéroulas était dans l'intention de demander son avancement à titre de récompense personnelle.

Faribole, Guilaneck et Moucheron reçurent leur baptême de feu et ne tremblèrent pas.

Le premier tomba au milieu de la mêlée en chantant un couplet ; le second frappa des deux mains durant toute l'action ; le dernier trouva moyen de débarrasser le capitaine d'un officier de la marine anglaise qui le serrait de trop près.

Cette journée marqua dans la carrière maritime de Roscoff et de Flambard, et à partir de ce moment ils purent affirmer que leurs enfants d'adoption leur feraient honneur.

La *Sainte-Anne* revenait donc, fière de sa capture et de ses prisonniers ; le drapeau fleurdelisé flottait au vent ; les matelots se réjouissaient de revoir leur famille ; Guilaneck ne tentait point de réprimer sa joie, Faribole l'embrassait en parlant de Madeleine, Moucheron mêlait le nom de sa nourrice à celui de la